

## DANS L'EST RÉPUBLICAIN DU 28/11/04...

### Jean Lambert, lauréat du prix Emile Moselly

Jean Lambert fut averti d'abord par téléphone : on lui annonçait que l'académie toulouise du prix Emile Moselly le désignait lauréat du Prix de la meilleure nouvelle de l'année.

Depuis il a reçu confirmation par courrier. Etonné, surpris, mais fier et surtout très heureux d'être nommé, car c'est la première fois qu'il publie un récit. Son récit s'intitule "Un dimanche comme les autres".

Le lauréat est un jeune retraité depuis le début de l'année 2000. Il a consacré toute sa vie professionnelle à l'éducation des jeunes, d'abord en qualité de professeur de français, puis comme directeur du service "Enseignement" de l'Ecole

d'Horticulture et de Paysage de Roville-aux-Chênes.

*"Quarante années au service des jeunes ne vous laissent pas de moment de loisir suffisant pour prendre le temps d'écrire. Aujourd'hui, c'est vrai, c'est un plaisir et aussi une question de santé mentale".*

Jean écrit depuis un moment déjà , mais des nouvelles liées à sa vie personnelle.

#### " Plus difficile qu'un roman "

En juillet dernier, il découvre un article sur le concours du prix Moselly et décide d'y participer.

Le règlement prévoit qu'il faut rédiger un conte ou une nouvelle de 200 à 300 lignes, d'inspiration lorraine, où les souvenirs personnels ne sont pas admis.

Jean déborde d'imagination et, sur son ordinateur, tôt le matin, il rédige son texte. "Pour moi, il est plus difficile de faire une synthèse pour écrire une nouvelle que d'écrire un roman".

Mais Jean Lambert a aussi d'autres activités ; au village et dans le canton il participe activement à la vie associative, à l'ADMR en particulier. Il aime la nature, la lecture, le jardin, et, en compagnie de son épouse Marie, ils sont des parents et des grands-parents comblés.

N. L.



Jean LAMBERT est né le 17 décembre 1939 à Vathiménil, Vosges, où ses parents tenaient une ferme isolée, la Basse-Verrière.

Il entre, en qualité de professeur de français, à l'Ecole

d'Horticulture de Roville-aux-Chênes puis y tient la fonction de directeur des études jusqu'à sa retraite en 1999.

Son temps est partagé entre les occupations de tous ceux qui sont attachés à la campa-

gne, la vie associative et l'écriture.

Un recueil de nouvelles inspirées de la vie paysanne devrait paraître cette année sous le titre : "Chronique de la Basse-Verrière".

# PRIX MOSELLY 2004

## *C'était un dimanche comme les autres.*

*Texte de Jean Lambert*

*Illustrations de Jean-Pierre Lécuyer et Michel Colin*



En ce dimanche 14 décembre 198..., la vallée de la Moselotte était, du haut en bas, et de Saulxures à Saint-Amé, blanche de neige. Elle avait tombé<sup>1</sup> toute la nuit en gros flocons tranquilles. Ce n'est pas cela qui empêcha Marcel Pierrat de quitter sa ferme, à Blanchegoutte, sur le chemin de Chèvre-Roche, pour monter à la messe au Haut-du-Fot. Le dimanche, on va à la messe. Cet impératif était gravé dans ses habitudes depuis bien longtemps, même avant sa communion... ; il y avait plus de 60 ans de cela.

La vie, cela s'ancre solidement dans des principes, aussi bien pour la religion, la morale que la culture ; on va à la messe le dimanche et on fait ses Pâques ; on paie ses dettes ; on sème le seigle en lune montante... Il n'y a pas à discuter ! Quand on respecte un certain nombre de règles comme celles-là, on a des repères, sinon on ne sait jamais où l'on en est !

C'est à cela qu'il pensait vaguement, au volant de sa 2 CV. Le chasse-neige des Ponts et Chaussées était passé de bonne heure, mais il fallait rester prudent... Sur cette petite route, il n'y a pas de fossé pour arrêter la voiture. En cas de fausse manœuvre, on va droit au ravin.

1. *La neige avait tombé* (et non était tombée) : Forme utilisée parfois dans le langage parlé. Elle exprime une action dans sa durée

Il était seul ; par mauvais temps, Nicole, sa femme, restait à Blanchegoutte. Elle écoutait la messe au poste, en suivant l'office sur son livre de messe, un petit livre à couverture bordeaux, comme pour de vrai. Certes, elle ne pouvait pas communier, mais l'intention y était. Et puis, les chants étaient si beaux ! Cela exaltait sa ferveur religieuse.

\* \* \*

Il entra juste dans l'église en faisant le signe de croix rituel, ayant trempé deux doigts dans le bénitier, quand l'abbé Séhin commença : « Introïbo ad altare Dei »<sup>2</sup>. Marcel répondit mentalement, en même temps que les servants « Ad Deum qui laetificat iuventutem meam »<sup>2</sup>. Il avait tant servi la messe quand il était gamin, qu'il se souvenait parfaitement des répons. Il était encore capable de les réciter sans hésitation. Il ne savait pas très bien ce qu'ils signifiaient, mais la musique des mots et leur rythme étaient à jamais gravés dans son oreille.

Il s'installa comme d'habitude, vers le milieu de la nef, côté droit ; les femmes se mettaient à gauche. D'un coup de tête bref, il salua ses voisins et prit la posture ordinaire des hommes, posés sur l'agenouilloir, le bout des fesses sur le bord du banc et les coudes au large. Il était prêt pour suivre correctement la messe. Il participa au « Kyrie », au « Gloria », au « Credo », pas trop fort, car il ne chantait guère juste, eut quelques distractions pendant l'épître et l'évangile (en ce troisième dimanche de l'Avent, ils ne racontaient pas grand-chose), s'assoupit pendant le sermon. Pour être à l'heure à la messe, il faut se lever encore plus tôt que d'habitude : après la danse<sup>3</sup> et le casse-croûte, il faut se raser, faire sa toilette, enfiler les habits de dimanche...

« Ite missa est ! »<sup>4</sup>. C'était fini. Les femmes sortaient de leurs bancs en faisant des génuflexions appuyées et profondes qui dévoilaient un instant leurs genoux. Pour se relever, les plus âgées, à cause de leurs rhumatismes, s'appuyaient sur l'accoudoir, en gémissant un peu. Les hommes, eux, esquissaient un vague mouvement de jambes : ce n'était pas pour bâcler ce geste de déférence, mais pour ménager leurs reins, éprouvés par les lourds cendriers<sup>5</sup> de foin, ou par le pauffer<sup>6</sup> quand il fallait peser de tout son poids pour riper<sup>7</sup> les troncs.

La nef se vida ; les femmes bavardèrent un peu sous les cloches - pas longtemps, il ne faisait pas chaud dans le courant d'air - et s'en allèrent vers leurs cuisines. Elles levaient haut leurs pieds pour faire de grands pas et patagner le moins possible dans la bouillasse<sup>8</sup>, car la neige molle fondait. Il y eut quelques cris contre les garçons qui lançaient des boules de neige sur les filles. Les hommes étaient déjà partis, en faisant le gros dos, en face, au café, chez Pierrel.

\* \* \*

2. *Introïbo ad altare Dei - Ad Deum qui laetificat iuventutem meam* : Je monterai à l'autel de Dieu - Vers Dieu qui fait ma joie, mon allégresse. Aux messes, premières phrases des prières au bas de l'autel.

3. *La danse* (faire la danse) : Oter le fumier de l'étable.

4. *Ite missa est* : Allez, la messe est dite (terminée).

5. *Cendrier* : Grand drap, la plupart du temps de toile jute, dans lequel, en montagne, on tassait le foin ou le regain, puis dont on liait les quatre coins, pour le transporter. Il fallait donner un coup de rein très particulier pour passer la charge du sol aux épaules du porteur.

6. *Pauffer* : Sorte de grand levier utilisé par les bûcherons et les débardeurs pour déplacer les grumes.

7. *Riper* : Déplacer un objet très lourd en le faisant glisser ou rouler.

8. *Bouillasse* : Neige fondante ; peut s'utiliser aussi pour de la boue très liquide.

La grande salle du bistrot se remplit vite ; avec ses nombreux écarts, la Croix des Hêtres, Poissonfaing, la Solière... , le Haut-du-Tot est une grosse paroisse. Cela ne se voit pas car, au village, on ne compte guère qu'une demi-douzaine de maisons autour de l'école et de l'église. Cultivateurs, sagards<sup>9</sup>, bûcherons se retrouvent au café, après la messe. C'est la coutume dans beaucoup de villages.

Des groupes se forment, toujours les mêmes, d'un dimanche sur l'autre. Les jeunes commandent des Pernod ou de la Suze, fument des cigarettes «toutes faites», et même des blondes, qu'ils allument avec des briquets à gaz. Les anciens, boivent des «canons» - du rouge la semaine, du blanc le dimanche - et roulent dans du «riz la croix»<sup>10</sup>, des cigarettes de gris ventruées. Ils les allument à des briquets de laiton à essence, polis par le contact avec la poche du pantalon ; ils penchent un peu la tête pour ne pas se brûler le nez ou la moustache, car le bout de la cigarette, souvent vide de tabac, émet une flamme haute et brève. Les jeunes jouent au tarot, eux, ils préfèrent la belote coincée.



9. *Sagard* : Scieur, ouvrier de scierie, normalement celui qui surveille la scie.

10. *Riz la Croix* : Marque de papier à rouler les cigarettes

Tout cela se passe paisiblement car, dans les hauts, les gens sont rarement des grandes gueules : ils ont le parler aussi calme et posé que leur pas. Mais de la rumeur des conversations, jaillit parfois un « rebelote et dix de der ! » ponctué d'un coup bref sur la table, ou bien un « Suzanne, tu nous remettras ça ! », car chacun paie sa tournée, c'est la règle.

Vers midi et demie, les jeux s'arrêtent progressivement, les conversations continuent un peu : les habitants des écartes profitent de l'occasion pour échanger des nouvelles ... Puis tout le monde se lève quasiment en même temps et sort, laissant une salle où flotte à mi-hauteur une nappe de fumée bleue, tandis que les fenêtres dégoulinent de condensation.

Suzanne, debout derrière le comptoir, les salue un à un d'un sourire. Que serait-elle sans « ses hommes » le dimanche !

\* \* \*

Marcel n'aurait pour rien au monde raté ces rendez-vous hebdomadaires. Pour lui, la messe, c'était un devoir. Sa mère l'avait élevé dans ce sens : son père, rentré gazé des tranchées de la Grande Guerre, n'avait pas survécu longtemps à l'Armistice. Les femmes, ça a souvent plus de religion que les hommes. Le café, c'était un besoin, le besoin confus de ne pas se sentir seul au monde plus que de se distraire. Il en profitait aussi pour acheter trois paquets de gris pour la semaine.

Le ciel s'était nettoyé : la neige brillait. Elle était si blanche que les ombres en paraissaient bleues.

La montée, en face de « la colonie de Liffol-le-Grand », était encore dans l'obscurité, et en arrivant au-dessous de la Croix-des-Kêtres, là où la route redescend vers le Lémont, il prit un grand éclair de soleil dans les yeux. Il s'y attendait. Il se pressait car il savait que Nicole allait rouspéter un peu : « Comment ! Rentrer à cette heure ! Le rôti commence à brûler et les haricots - le dimanche elle ouvrirait souvent un bocal de haricots - sont tout récipits<sup>11</sup> ! C'est bien la peine ! ». Cela aussi faisait partie du rituel. Il souriait en y pensant.

Nicole, c'était un remariage. Amélie, sa première femme, était morte d'un coup à son retour d'âge : « Cela arrive » avait dit le docteur. Le chagrin passé, il s'était remarié avec la Nicole Peureux, elle-même veuve. Son premier mari, l'Edouard, un sagard<sup>11</sup>, ne l'avait guère rendue heureuse. On disait de lui « Il buvait trop et travaillait pas assez », sans compter que, parfois, il la battait ; ça, tout le monde le savait mais on n'en parlait pas. Dans les campagnes, on a de la pudeur. « Je me suis replacé » disait parfois Marcel. Il est vrai que, même sur le tard, on ne peut pas vivre seul, trois fois seul : seul dans la maison, seul dans un écart, seul pour le travail (il avait encore trois vaches... pour le fromage). Pour le reste, une fois un certain âge, il y a moins de besoins.

Il avait épousé Amélie en 39, quelques mois seulement avant d'être mobilisé, comme tous ceux de la classe 34. Il avait fait cinq ans de prisonnier en Allemagne, presque tout le temps en Kommando agricole. Il avait eu de la chance, si l'on peut dire, c'était mieux que dans les usines. Il avait certes trouvé le temps long après sa femme, mais il avait tellement confiance en elle !

Elle aussi avait trouvé le temps long, d'autant plus qu'elle avait accouché en mai 40 de leur première fille. « Elle a bien du mérite, la Mélie, disaient les gens, avec son homme parti, sa gamine et sa culture ! ». Quand il

11. **Récipits** : Trop cuits, racornis, desséchés.

était rentré, Céline avait 5 ans ; elle avait eu peur, en le voyant, la première fois. C'est pour cela qu'il en voulait à ceux qui avaient décidé la guerre. Un enfant, le meilleur moment, c'est quand il arrive. Lui, il n'en avait pas profité.

«C'est bizarre comme les choses se répètent, pensait Marcel : avec mon père, cela a été pareil!». Il était né en 14, peu après la mobilisation générale. Mais le retour avait été plus dramatique : quand Fernand était rentré en novembre 18, sa femme ne l'avait pas reconnu. Dans ses hardes, il était tellement maigre, tellement sale ! D'abord, elle l'avait pris pour un vagabond. Marcel, lui, ne s'en souvenait pas, mais sa mère lui avait si souvent raconté. Elle devait se sentir un peu coupable. Finalement, il était mort en 20, tuberculeux : l'ypérite, cela ne pardonne pas. L'enfant avait gardé longtemps et sans comprendre le souvenir de cette forme immobile, longue et blanche, sur le lit du poêle, avec des gens qui pleuraient autour. Comment comprendre la mort quand on commence seulement à vivre ! L'absence, c'est plus tard, bien plus tard, qu'elle pèse.

Puis une foule d'images déboula en désordre dans sa tête. De belles et de tristes. Se mêlaient des robes de mariée, des photos d'école, des fenaisons sous la pluie et des moissons au soleil, des visages, son père, sa mère, Amélie. Des centaines d'autres encore. Le film fou s'arrêta d'un coup et il reconnut Jérôme et Chloé, ses petits-enfants.

Marcel laissait machinalement la 2<sup>CO</sup> descendre la route. La neige avait fondu.

\* \* \*

«Tu regrettes quelque chose ?»

Marcel sursauta. La voix venait de derrière. Pourtant, il n'avait chargé personne ! Il questionna le rétroviseur. Non ! Il n'y avait personne, seulement comme une espèce de lueur.

Je rêve, pensa-t-il, ou bien c'est un reflet de la neige.

La voix insista : «Tu regrettes vraiment quelque chose ?» Le ton était doux, presque chantant, un peu comme une voix d'enfant.

«Mais voyons, qui c'est ?» demanda-t-il au reflet blanc qui perdurait dans le rétroviseur.

Il y eut un moment de silence.

«Je suis ton ange gardien» répondit enfin la voix.

La 2<sup>CO</sup> fit une embardée. La voix continua : « Oui, ton ange gardien. Tu sais bien, quand tu étais petit, avec ta maman, tu m'invoquais le soir, avant de t'endormir. Tu t'en souviens encore ! Non ?»

Marcel récita en hésitant un peu : «Bonsoir, bon ange, c'est à vous et à Dieu que je me recommande. Vous m'avez gardé le jour, gardez-moi la nuit sans mal, sans danger...» Les mots venaient de loin, de très loin, résonnaient comme un écho dans son ventre, dans sa poitrine, battaient presque douloureusement dans ses tempes.

Soudain l'image de Jérôme et de Chloé s'imposa à nouveau, grande, étincelante. Ils souriaient. Il eut même l'impression qu'ils lui faisaient un petit signe de la main. Alors il cria « Non, je ne regrette rien, je continue »

La lumière se fit plus intense, explosa, envahit l'espace. Il se sentit aspiré vers quelque chose qui brillait au loin.

La 2<sup>CO</sup> arrivait à «l'épingle à cheveux» : en venant du Haut-du-Tot, il faut prendre tout droit pour continuer vers Blanchegoutte, sinon on descend à Vagny. Elle fit encore quelques mètres et s'immobilisa.

\* \* \*

Dans l'après-midi, l'estafette des gendarmes de Vagney s'arrêta près d'une 2 CV garée un peu de travers sur le chemin de Chèvre-Roche. Ils avaient été alertés par des skieurs, des gens de Nancy qui, passant par là, s'étaient étonnés de voir, à l'intérieur de l'habitacle, un homme immobile, affalé sur le volant, «peut-être un paysan du coin qui a un coup dans l'aile». Vers 3 heures, Nicole Pierrat, de la ferme de Blanchegoutte, avait téléphoné : son homme n'était pas rentré de la messe. Elle était inquiète car des flocons s'étaient remis à tomber.

Le brigadier toqua au pare-brise : un peu de neige s'en détacha, l'homme ne bougea pas. Quand il ouvrit la portière, le corps glissa un peu sur le côté. Sur le siège, il y avait trois paquets de tabac.

